

LA PÈGRE DÉCHIFFRÉE

À propos de l'ouvrage de Diego Gambetta, *La pègre déchiffrée – Signes et stratégie de la communication criminelle*, Genève, Markus Haller, 423 p., 2014.

Ce livre est la traduction française de l'ouvrage *Codes of the underworld, how criminals communicate* paru en 2009 chez Princeton University Press, qui s'est imposé en quelques années comme un classique des sciences sociales. Tout d'abord parce qu'il mène une analyse fine et documentée d'un monde qui nous échappe généralement, celui de la criminalité organisée. Ensuite, et surtout, par son angle d'attaque de ce monde méconnu, à savoir la communication.

Imaginez que vous soyez gêné financièrement, que vous ayez un grand-oncle à héritage et que l'idée vous prenne de hâter sa fin. Vous devrez alors vous poser la question : comment entrer en contact avec un tueur à gages ? Ces gens-là sont discrets, bien qu'ils aient besoin d'une clientèle. Ils se méfient des faux clients qui pourraient bien être de vrais policiers. Comment signalent-ils leur activité à leur clientèle potentielle ? À supposer que vous réussissiez à nouer un contact, comment pourriez-vous vous assurer que le travail convenu sera bien fait ? Votre « tueur » sait que s'il vous arnaque, il y a peu de chances que vous portiez plainte ou que vous vous adressiez à une association de consommateurs. Est-il d'ailleurs un vrai tueur à gages, ou

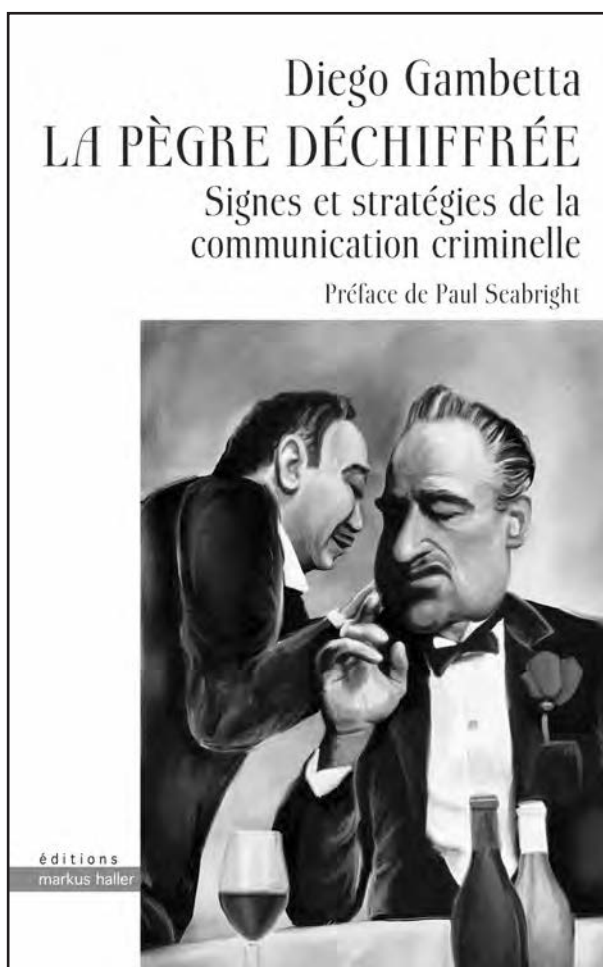
bien un simple petit malfrat attendant le gogo ? Comment vous renseigner ? Et si c'est un vrai professionnel, comment peut-il savoir, lui, que vous êtes un vrai client, et non un maître-chanteur potentiel ? En cherchant à engager votre tueur, vous entrez dans un monde particulier, dans lequel les règles de la confiance habituelle ne fonctionnent pas, puisque les individus qui le peuplent se sont placés délibérément en marge de ces règles, et qui est menacé en permanence par l'intervention toujours possible de la police et par l'escroquerie, une spécialité qui le caractérise. Un monde dans lequel la communica-

a) comment échanger des informations sans que des rivaux ou la police les comprennent, si elles sont interceptées ? C'est le problème de la communication proprement dite,

b) comment reconnaître un membre de la même organisation ou du même monde, alors que celui-ci ne doit être reconnu ni par la police ni par un membre d'une bande rivale ? Il s'agit là du problème de l'identification,

c) comment promouvoir les services proposés (drogue, prostitution, corruption) auprès de clients potentiellement intéressés sans attirer l'attention des forces de l'ordre ? C'est la question de la publicité. Sur l'aveu d'incompétence comme signal, les lecteurs peuvent se référer à un article paru dans cette même revue, il y a de cela quelques années (Diego Gambetta, « La valeur de l'incompétence : de la mafia tout court à la mafia universitaire. Une approche méthodologique », *Gérer & Comprendre*, n°85, pp. 23-26, septembre 2006).

L'auteur note que les mafieux, bien que très pointilleux sur tout ce qui touche à leur honneur, se décrivent souvent publiquement comme incompetents. C'est que la mafia n'opère pas directement les activités proposées – prostitution, trafic de drogue – mais se contente de prélever un pourcentage. Se déclarer incompetent constitue donc un signal : c'est s'engager à ne pas interférer dans les opérations et ne



tion est un problème central et particulier. C'est sous cet angle que Diego Gambetta cherche à l'analyser.

Comme le montre l'exemple du tueur à gages, le problème est triple :

pas chercher à concurrencer ceux qui les mènent, faute de compétence managériale.

Le chapitre sur la prison comme lieu de formation et d'acquisition d'un effet de réputation (les années de prison constituent généralement l'essentiel du curriculum vitae d'un truand et donnent de la crédibilité à ses performances potentielles en matière de crime) et celui sur l'automutilation volontaire comme signal (un détenu qui s'automutile signale qu'il est capable de tout, et qu'il ne faut donc pas s'attaquer à lui) marquent, là encore, le lecteur par la qualité des informations recueillies et de leur traitement. Mais ils sont assez éprouvants à lire...

On se centrera ici sur le chapitre final, lui aussi très original : il est consacré aux relations entre la pègre et le cinéma. Les enquêtes sur les mafias et les comptes rendus de procès montrent que ces deux mondes entretiennent des rapports assez étroits, et ce depuis les débuts du cinéma. Tout d'abord, le cinéma est une industrie fragile pour laquelle un simple retard peut coûter très cher. Par ailleurs, les tournages sont souvent réalisés en décor réel. Pour au moins ces deux raisons, il s'agit typiquement d'une activité pouvant faire l'objet d'un racket. Et il semble bien que cela ait été souvent le cas. Ensuite, il n'existe pas d'école de formation à la pègre : le cinéma a pu jouer ce rôle, de même qu'il a pu fournir des idées aux malfaiteurs ou aux terroristes (d'après certains rapports d'enquête, les membres d'Al-Qaïda ont puisé leur inspiration pour certaines de leurs opérations dans des films d'Hollywood, qu'ils visionnaient assidûment). Mais, surtout, les mafieux ont souvent adopté les comportements et les manières de s'habiller et de parler des gangsters de cinéma.

Même les membres de la mafia russe ou de celle de Hong Kong affectent de se vêtir comme les héros noirs d'Hollywood. Pourquoi ? Une interprétation

pourrait être donnée en termes de performativité (l'imaginaire crée un effet de réel), ce que Diego Gambetta qualifie d'interprétation postmoderne. Mais son explication est différente et repose d'abord sur un problème fondamental de communication : « Si les criminels ont besoin de signaux conventionnels pour communiquer entre eux et avec le monde extérieur, il leur est difficile de déterminer quels seront ces signaux et comment les établir de manière crédible. Faute d'une autorité centrale qui se chargerait de la coordination et de la normalisation, ils doivent agir dans l'ombre. Il n'est pas question pour eux, par exemple, de créer un slogan commercial et d'en faire la publicité : ils risqueraient de se faire prendre. » (*op. cit.*, p. 340). Le cinéma, de manière fortuite, leur fournit des codes partagés.

La production du phénomène est soumise à deux conditions : « Il faut tout d'abord qu'un groupe ait intérêt à utiliser des conventions communes et stables. Ensuite, il faut que celles-ci soient difficiles à créer et à diffuser publiquement et de manière fiable - parce que la discrétion s'impose, par exemple, ou parce que les moyens de communication font défaut (deux obstacles que connaissaient déjà les chevaliers du Moyen Âge). Dans ces conditions, certains groupes imiteront avec profit des textes ou des films célèbres capables d'exposer quelques règles fondamentales à travers un récit accessible à tous. Si chaque membre du groupe connaît l'œuvre en question et sait que tous les autres la connaissent, c'est le groupe tout entier qui saura ce que signifie tel geste ou tel accessoire - cela, sans avoir eu à se mettre d'accord au préalable » (*op. cit.*, p. 345).

Par exemple, dès sa sortie, le film *Le Parrain* a eu, pour ce que l'on en sait, un effet extrêmement fort sur les mœurs mafieuses. On ne compte plus les têtes de cheval ou de chien déposées en signe d'aver-

tissement sur le paillason ou dans le garage d'un rival encombrant. C'est également au cinéma, au film *Gun crazy*, un polar de série B sorti en 1950, que la pègre a emprunté les lunettes noires comme signe distinctif. Il ne faut bien sûr pas exagérer le lien, mais il existe bel et bien : « Bien sûr, les truands n'ont pas besoin du cinéma pour exister - Ils sont d'ailleurs plus anciens que lui. Mais, faute de films, il leur faudrait chercher d'autres sources où puiser des signaux conventionnels. » (*op. cit.*, p. 342).

La neutralité des signaux conventionnels fournis par le cinéma (le fait de passer au cours d'une cérémonie mafieuse la musique du Parrain ne peut pas être retenu en soi comme une preuve devant un juge, cette musique étant populaire également auprès du public habituel des films hollywoodiens) permet cet effet double : pouvoir constituer un moyen de communication entre mafieux tout en n'étant pas une marque visible et sans ambiguïté d'appartenance au monde du crime (le contraire serait catastrophique).

Il s'agit d'une recherche comme on en rêve encore à l'heure de la multiplication des articles futiles faits à la va-vite sans matériau empirique original et sérieux : dix ans de recueil de matériau - lecture de documents et enquête sur le terrain - en Sicile, non sans avertissements menaçants, comme ce valet de pique déposé devant la chambre d'hôtel de l'auteur - et à la clef, un livre dans lequel les questions de recherche peuvent se déployer et être traitées en profondeur. On ne peut que féliciter les Éditions Markus Haller d'en avoir réalisé la traduction.

Hervé DUMEZ,

Centre de Recherche en Gestion,
École polytechnique, Paris.